

LA FOI EN QUART MONDE : QUAND IL N'Y A PLUS QUE DIEU.

*Extrait du livre « Les pauvres, rencontre du vrai Dieu », Joseph Wresinski,
Editions Le Cerf, 1986 ; 2^{ème} édition 2005.*

Une existence sans rythme ni signification

Mettons-nous en présence de ces hommes et de ces femmes, de ces familles et de ce peuple qui incarnent la misère de notre temps, héritiers des pauvres, qui, il y a deux mille ans, se bouscullaient sur le passage de Jésus-Christ ou se cachaient dans les chemins creux hors des villes ; héritiers des pauvres qui peuplaient les maladreries et Hôtels-Dieu du Moyen Age ou s'abritaient au pied des contreforts des cathédrales ; héritiers enfin des habitants des cours des miracles, puis de ceux de la zone et des bas-quartiers du début de notre siècle. Héritiers que nous retrouvons aujourd'hui refoulés à la périphérie de nos villes, dans les cités dépotoirs, mis au ban dans les logements les plus délabrés de nos villages, ou encore isolés au fond de nos campagnes.

Pauvres des chemins creux de notre temps, que nous révèlent-ils de Dieu, de la foi dans le Dieu des évangiles ? Descendons vers ce « monde en bas », au foyer des Beauchamp.

Chez les Beauchamp, dix personnes se bousculent, se disputent, s'injurient à longueur de journée, ou bien vivent comme sous une épaisse couverture de tristesse, sans se parler, sans se regarder les unes les autres, chacune comme emmurée dans ses propres préoccupations.

Les parents, sept enfants, plus un beau-fils s'entassent ainsi, comme ils le peuvent, dans une existence où l'énervement, l'excitation ne cèdent la place qu'à l'abattement ou à la paralysie de l'insécurité. La vie paraît d'autant plus saccadée, sans ordre ni rythme, que personne ne travaille et que les enfants d'âge scolaire ne vont pas toujours à l'école. M. Beauchamp, fils d'un ouvrier du textile du Nord mort jeune, a dû faire trente six métiers dès ses douze ans. En fait, il a dû souvent mendier du travail, puis mendier tout court, pour aider sa maman à nourrir ses frères et sœurs.

A vingt cinq ans, il se trouve époux et père de famille, mais pour le travail rien n'a changé. Petit, malingre, usé bien avant l'âge, il n'y a pour lui que les humbles tâches de balayeur, de déménageur, de monteur de marché. Puis un jour, il s'effondre. Atteint depuis longtemps d'une affection gastro-intestinale, il ne travaillera plus désormais que rarement. La Sécurité sociale refuse pourtant, pendant longtemps d'admettre son incapacité au travail. Il lui faudra quatre ans pour régulariser sa situation, quatre ans de famine, au cours desquels la maman devra prendre la relève. Lui ne sera désormais qu'une ombre, honteuse et humiliée, au foyer. Personne n'a jamais cru en lui, pourquoi le croirait-on à la Sécurité sociale ? Il n'est même pas crédible aux yeux de ses enfants !

Ses enfants ne lui obéissent plus et ce n'est qu'à force d'élever la voix qu'il arrive à faire marcher, vaille que vaille, le ménage. Car c'est lui qui doit assumer les tâches ménagères, tandis que la maman va à l'usine à sa place. Il le fait la plupart du temps dans le silence, s'effaçant de plus en plus. Parfois, en mettant la table, il oublie d'y prévoir son propre couvert. Il sert les autres, sa femme surtout, mais sans un mot. Sa femme qui a pris à sa place, le chemin humiliant des employeurs qui vous regardent de haut, vous et votre corps chétif ou déformé par la misère, et qui vous demandent ce que vous savez faire.

Que savait-elle faire, la maman ? Issue d'une famille nombreuse, dont le père, la nuit, déchargeait les camions aux Halles, elle a aidé sa mère à élever les frères et sœurs, jusqu'à son mariage. Elle n'est pas instruite, n'a pas de métier. Elle n'est pas très habile non plus, car elle est raidie par des douleurs articulaires. Elle trouve enfin une place de décapeuse de cuves dans une petite entreprise de peinture. Elle aussi use vite ses forces, sans d'ailleurs, réussir à gagner ce qu'il faut pour subvenir aux besoins du foyer.

Elle persévère pourtant près de quatre ans, jusqu'à ce qu'un rhumatisme infectieux l'immobilise. Aujourd'hui, les deux parents sont invalides. Reste le beau-fils, Jean-Philippe. Il a vingt ans, mais il est sans profession, lui aussi. Comment en aurait-il une ? Il a grandi dans une cité d'urgence, condamné d'avance quand il était enfant à demeurer au fond de la classe, incapable d'apprendre aussi vite que ses camarades de milieu plus favorisé. Il n'a jamais atteint le niveau de fin d'études primaires, ni reçu la moindre formation professionnelle. Rien ne l'a préparé à entrer dans le monde du travail. Il n'y fait que des incursions périodiques, comme manœuvre à l'usine. Encore heureux qu'il ne sombre pas dans la délinquance, comme tant d'autres jeunes de son voisinage : peut-être grâce à la jeune Françoise Beauchamp, sa voisine dans la cité ? Ils se sont mariés, ont vécu pendant quelques temps dans une chambre meublée, puis faute d'argent ils sont revenus chez les parents Beauchamp, dans la cité d'urgence. Cela fait donc dix personnes. Mais dix personnes qui vivent de quoi ?

Avec les pensions et allocations familiales, il y a en tout et pour tout 1100 F de revenus par mois. Cela fait 110 F par mois et par personne, moins de 4 F par personne et par jour. A ce niveau-là, tout effort pour organiser la vie familiale, agencer l'espace et le temps, maintenir un ordre, un rythme de vie, devient un non-sens. Au foyer des Beauchamp, on vit de repas en repas, sans toujours savoir comment on fera le suivant. On a perdu le sens du planning et il arrive à M. Beauchamp d'envoyer l'un ou l'autre de ses enfants chez l'épicier cinq, sept, douze fois dans la journée, pour acheter une demi-baguette, un paquet de nouilles, des yaourts, de l'Ajax (mais de l'Ajax, on n'en prend que le jour de la caisse !)

Mme Beauchamp pense à garder les cartons des yaourts qui vont servir de gobelets pour le café le matin, mais elle laisse moisir des restes de pâtes au fond des casseroles ; elle éteint le chauffe-eau pour faire cuire les nouilles, mais elle met à bouillir de l'eau pour faire cuire les nouilles avant même d'avoir envoyé sa fille les acheter. Le temps est fractionné, la vie est émiettée en moments, sans liens ni suites. Et les personnes elles aussi, sont comme fractionnées...

Richard devait avoir un nouveau pantalon, le jour de la caisse. Mais il a fallu payer les arriérés de l'électricité qu'on avait coupée. Cela faisait 720 F, une fortune ! Alors, Richard, à qui on se faisait une joie d'offrir ce qu'il lui fallait, devint cause de peine et d'humiliation. M. Beauchamp alla le trouver cinq, six fois, avec tantôt un vieux pantalon reçu des voisins, tantôt le pantalon usé du fils aîné, ou encore le projet d'en faire ajuster un qu'il avait porté lui-même. On finit par tomber d'accord, mais des journées durant le père n'adressa plus la parole à ce fils qu'il a été incapable de rendre heureux. On ne les retrouvera ensemble que le jour où M. Beauchamp aura pu dénicher pour ce garçon une chemise à peine usée. Par quels moyens a-t-il obtenu qu'un voisin la lui cède, lui qui, dès l'âge de douze ans, a appris à quémander ? Il vaut mieux ne pas chercher à savoir, et Mme Beauchamp, quant à elle, ne pose pas de questions. Elle aussi tire du voisinage le soutien indispensable pour assurer les besoins élémentaires de la vie quotidienne. Elle emprunte trois morceaux de sucre, une cuillerée d'Astra pour mettre dans les pâtes. Elle n'en demande pas plus. Argent et nourriture hantent son esprit, au point de lui faire oublier, durant plusieurs jours, le soin de sa propre personne, de se peigner ou de se laver.

Pour elle aussi, les personnes qui l'entourent prennent une signification sans cesse changeante. Au petit matin, elle habille les plus petits avec tendresse, leur parle gentiment, mais très vite la fatigue, les douleurs aux genoux, aux poignets, dans les articulations des doigts, l'obsession du manque d'argent prennent le dessus. Alors elle bouscule les enfants qui ne sont plus que source d'angoisse, de peine, d'agacement. Et ce mari fidèle, effacé, qui vient lui apporter un cachet, lui faire goûter les nouilles, cet homme toujours debout, malgré sa maladie, elle ne peut plus le regarder, ni lui adresser la parole, ni même un sourire.

Elle reste là, muette sur sa chaise, à se frotter les genoux douloureux. Quand on vient pour couper l'électricité, elle ne réagit même pas. Puisqu'il n'y a pas d'argent... Elle reste là, à regarder dans le vide, sans projets... ou elle regarde ses fils qui jouent aux cartes tout au long des heures de la journée qui n'en finit pas. Ses fils qui viennent de se disputer pour une veste. Devenue trop étroite pour lui, Patrick a voulu non pas la céder mais la vendre à son cadet ! « *Tu ne vas pas vendre ta veste à ton frère* », proteste mollement la mère . « *Je ne vais pourtant pas lui en faire cadeau, non ?* », rétorque Patrick. Pour lui non plus, les personnes n'ont pas de signification sûre et constante. Ce cadet, avec lequel il vient de partager le fond de la cafetière et le dernier sucre, est un frère, certes, mais une source occasionnelle d'argent, ou un rival aussi. Il faut se méfier de lui les jours de la caisse, quand il s'agit de décider des dépenses les plus urgentes. Comment le rival ne l'emporterait-il pas souvent sur le frère, sur le camarade et l'ami ?

Dieu, là où nous ne l'attendions pas

Mais alors, nous qui cherchons ce que les pauvres nous révèlent de Dieu, que trouvons-nous au foyer Beauchamp pour nourrir notre méditation ?

La foi dans le Dieu des évangiles où est-elle en cette existence morcelée, rétrécie, privée de sens, que nous venons d'entrevoir ? Où est-elle dans ces cœurs et ces esprits qui se vident lentement et qui s'atrophient ?

Il ne s'agit pas d'embellir les choses à la légère, de prétendre voir les signes d'une pensée, d'une vie de la foi dans ce « peuple d'en bas » Nous brodons déjà bien trop volontiers sur les vertus de la pauvreté. Les signes d'une foi, d'une espérance, d'une charité ne semblent pas se manifester si clairement dans la réalité de la vie des familles du Quart Monde. Refusons, au moins, de les imaginer pour le plaisir ou la paix de notre esprit.

D'ailleurs que suppose la foi ?

Avoir la foi, c'est avoir fait la rencontre personnelle de Dieu, la rencontre personnelle de Jésus-Christ dans sa vie, les avoir introduits dans son expérience quotidienne afin qu'ils y demeurent présents. C'est être entré dans l'histoire de Dieu et du Christ, savoir que Dieu aime et sauve par Jésus-Christ. C'est tenir pour importants, l'amour et le salut venant de Dieu, donc admettre que Dieu a un projet sur les hommes, vouloir y participer et pouvoir établir un lien entre sa propre vie et l'histoire de Dieu et du Christ.

Tout cela, est-ce possible pour les Beauchamp ? Est-ce possible pour toutes les autres familles qui, comme eux, avancent à tâtons dans une existence où les rapports entre les êtres changent continuellement, où un frère devient un rival et le chef de famille un humilié, où seuls demeurent constants l'écœurement, la crainte de tout, la peine qui ne s'exprime pas ?

Comment croire ? Comment avoir foi en Dieu, communier à sa vie divine quand personne ne croit en vous et que vous ne pouvez être sûrs de personne ? Comment comprendre l'histoire de Dieu quand l'existence par trop émiettée, faite de hauts et de bas, de chaleur et de froid, mais sans direction ni progrès, étouffe tout sens de l'histoire ? Comment interpréter les faits et gestes de sa propre vie quotidienne en termes de dessein de Dieu quand personne ne vous aide à traduire les efforts qui ont échoué, les intentions muettes qui ne se concrétisent pas, en termes de participation au salut du monde ? Quand vous-même vous ne voyez de vos faits et gestes que le résultat humiliant, la déception apportée aux autres, vos insuffisances et vos incapacités, votre exclusion du cœur des autres ?

La foi, décidément paraît bien impossible à ces hommes et à ces femmes toujours aux abois toujours dans l'incapacité de prendre du recul et de se rencontrer dans un face à face où chacun puisse trouver une identité honorable à développer dans le temps.

La foi impossible et pourtant...

Un gris matin d'hiver, le jeune Lucien Beauchamp entre dans la cuisine, un crucifix à la main. En fait, il n'y a plus que le corps du Christ, le bois a disparu. « *Tu vois, papa, dit Lucien, il n'y a plus que Dieu, je vais prendre deux bouts de bois, je vais les attacher et lui faire une croix* »

Foi impossible ?

Noël, chez les Beauchamp a été un jour comme les autres, pire que les autres, peut-être. Il n'y avait rien pour marquer la fête, même pas un repas qui fasse oublier un instant le malheur et où chacun eût mangé vraiment à sa faim.

Peut-être, malgré tout, ce Noël gâché a-t-il aidé à comprendre la véritable signification de la naissance de Jésus-Christ, de ce Jésus venu parmi les pauvres pour vivre et mourir afin qu'ils vivent ?

Un soir, j'ai posé la question à M. Beauchamp. Il baisse la tête, ne répond pas. Il réfléchit, puis dit tout bas : « *On n'avait rien, c'est trop dur...* » Puis, après un moment : « *C'est peut être cela, le mystère de l'Incarnation.* »

Puis il dit encore, lui qui jamais ne nous a parlé de Dieu, qui jamais n'a manifesté le moindre intérêt religieux : « *C'est vrai qu'on a besoin d'être sauvés... nous sommes de pauvres types* ».

Il n'y a plus rien à dire, plus rien à comprendre, il n'y a plus qu'à s'incliner, à prier, à adorer Dieu qui nous attend là où nous ne l'attendions pas. A adorer Jésus-Christ qui nous apparaît là dans une splendeur que nous étions incapables d'imaginer

Révélation qui nous vient de cet homme chétif, mal vêtu, effacé et qui ne sait pas s'exprimer. Devant cet homme et son peuple, que nous reste-il d'autre que la contemplation et la prière, Les « pauvres types », n'est-ce pas nous ?

« *A la fontaine de Jacob, Jésus, fatigué par la route, s'assit...* » Et à la Samaritaine, il répondit : « *Si vous connaissiez le don de Dieu et celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, vous-même, lui en auriez demandé, et il vous aurait donné de l'eau vive* »

Si notre vie rejoignait celle de « ceux d'en bas » nous recevriions, ô combien, le don de Dieu.

Père Joseph Wresinski